

MA grand-mère Léla a toujours soutenu que, pendant sa captivité à l'ESMA¹, maman avait eu un autre enfant. Je l'ai entendue plus d'une fois en discuter avec mon grand-père. Ils s'en allaient au fond, dans la parcelle de courges, et ils parlaient de tout ce que je ne devais pas savoir. Mais parfois je me cachais entre les plants, pour moi c'était un terrain de jeu, moi soldat, réfugié vietnamien, couleuvre, citrouille, la force des plantes croissant autour de moi, explosion lente et durable, et quand mes grands-parents arrivaient pour discuter, je les écoutais. Jusqu'au jour où ils m'ont découvert, qu'est-ce que tu fais là, a dit mon grand-père – il disait : « là », la voix rauque de colère, une des choses que je me rappelle le mieux de lui –, et comme je n'ai rien dit, ils sont partis continuer ailleurs. Depuis ce jour-là, et même si je savais ce qu'il y avait à savoir, ils se sont bien gardés de retourner parler au milieu des courges.

1. *Escuela Superior de Mecánica de la Armada* (École supérieure de mécanique de l'armée). Tristement célèbre en Argentine pour avoir servi de centre de détention et de torture pendant les dictatures des années 1970-1980, du coup d'État de 1976 jusqu'en 1983.*

* Toutes les notes sont de la traductrice.

Mon grand-père est mort sans avoir jamais pris au sérieux ce que disait ma grand-mère à propos de ce prétendu frère né en captivité. Mais elle a toujours insisté, seule, et je suppose qu'au moment de veiller mon grand-père, elle pensait déjà partir à sa recherche. C'était comme si tout ce qui concernait notre famille, qui désormais se résumait à elle et moi, dépendait de la nécessité de retrouver mon frère. De fait, elle n'a pas tardé à vendre la maison de Moreno et à demander à des amis à elle, qui travaillaient dans la vente aux enchères de propriétés, de lui obtenir un appartement à Núñez, le plus près possible de l'ESMA. On allait vivre de la pension de mon grand-père, de la petite rente que nous laissait la différence entre les opérations immobilières, et des commandes de pâtisseries que Léla pourrait assurer pour les cafés du coin.

Si bien qu'une fois installés dans l'appartement, à un pâté de maisons de Libertador, huitième étage, vue parfaite sur l'ESMA, les premiers mots de Léla ont été pour dire que maintenant, on allait vraiment être tout près du dernier endroit où s'était trouvée maman et où était né son autre petit-fils. Elle a dit ça comme ça : « mon petit-fils », et elle s'est mise à pleurer.

À côté de la maison de Moreno, l'appartement n'était qu'une miette de pain, moins qu'un noyau. Ça me gênait, ce quartier sans fossés, sans grillons, sans crapauds ; et la chaleur, si difficile à combattre alors que le fleuve était si proche ; et puis surtout la présence constante de l'ESMA, avec ses arbres anciens, énormes, son parc toujours si soigné, ses bacs pleins de fleurs, tellement parfaites qu'on les aurait crues en papier. Au point que parfois, j'avais presque envie de suivre ma grand-mère dans son histoire délirante

et d'aller mettre le feu aux jardins, ou de démolir le bâtiment à coups de pied, ou les deux à la fois. Un jour où j'étais rentré bourré, je l'avais trouvée réveillée, elle regardait par la fenêtre, en bas, les lumières qui se perdaient entre les frondaisons des arbres, les mouvements des sentinelles dans l'obscurité, alors je lui en avais parlé, mon plan était parfait, des bottes métalliques bien lourdes, destructrices, invincibles. Mais elle n'avait pas voulu, ou alors peut-être qu'elle avait dit non sans m'écouter, toujours attentive à cette voix qui devait lui dire : tu y es, Léla, tu y es presque.

La seule chose qui me plaisait, c'est que Léla avait pratiquement tout à portée de la main : des boutiques où acheter ses fournitures de pâtisserie et un ou deux cafés qui lui passaient régulièrement des commandes importantes. Et comme elle n'avait presque jamais besoin de la voiture, elle me la prêtait facilement et me laissait sortir autant que je voulais. Moi qui avais toujours eu très peu d'amis, je m'en suis fait beaucoup plus pendant ces premiers mois. Entre les amis et les amis d'amis, il nous arrivait de parcourir la ville à huit dans le petit coupé. C'était des jours brillants. On pouvait nous trouver à différents endroits plusieurs fois dans la même soirée. Les lumières de la ville nous poursuivaient et, par moments, on aurait pu croire qu'on s'en cachait, qu'on les fuyait, parce qu'on finissait toujours dans des endroits obscurs, des places, des ruelles, des pâtés de maison à l'écart, ou entre les contreforts de grands bâtiments publics. Mais ce n'était pas ça, en tout cas on ne cherchait pas à fuir quoi que ce soit, c'était plutôt une sorte de jeu, je ne sais plus lequel, mais un jeu. On buvait pas mal d'alcool et parfois, quelqu'un apportait de l'herbe, et alors tout devenait plus drôle. On s'amusait bien. On allait

dans des endroits faits pour danser, mais on ne dansait pas. On parlait avec n'importe qui, on inventait des histoires, ou alors on exagérait énormément des épisodes réels de notre vie. Un matin, sans un sou, complètement assoiffé, rien que pour m'hydrater au minibar de la chambre d'hôtel où elle logeait, j'ai fini au lit avec une Finlandaise qui disait avoir moins de quarante ans, mais elle avait plutôt dans les cinquante, je l'ai vu sur ses papiers alors qu'elle dormait déjà – ou hibernait –, quand j'ai dû fouiller dans son portefeuille et lui prendre un peu d'argent pour l'essence du retour. J'inventais des histoires, oui, à la Finlandaise je ne sais plus ce que j'ai raconté, j'oublie vite mes mensonges, mais je ne parlais jamais de maman.

Jusqu'au jour où j'ai rencontré Romina.

On nous a présentés, un matin ensoleillé, à la piscine d'un bar où travaillait un de mes amis. C'était tout près de chez moi, j'y allais presque tous les jours ; à force, on avait sympathisé avec ce gars et depuis, il me présentait toujours des gens. C'était un mardi ou un mercredi. On était les seuls clients et tout est allé très vite. Elle a roulé un pétard, m'en a proposé, je suppose que tu fumes, elle a dit, moi je suis une experte, et au bout d'une demi-heure on était comme frère et sœur. Ce soir-là on est allés au ciné. On avait déjeuné au bar, mon pote nous servait, il disait en plaisantant – mais finalement ça s'est vérifié –, vous, je vous vois de l'avenir, et nous on avait ri, puis on avait continué à discuter. Son père faisait des jouets, sa mère était maîtresse d'école. Après le film – c'est elle qui l'avait choisi, un moniteur de voile qui se noie avec ses élèves au milieu d'une tempête –, on savait presque tout l'un de l'autre, et même comme ça, on s'amusaient bien.

Avec Romina les choses avaient l'air simples, ou au début elles l'étaient, parce qu'elle ne sortait pas avec moi pour passer le temps ou en quête d'enchantements fugaces. Elle connaissait ma vraie histoire, tout était arrivé très vite, de façon imprévue : la montagne où mon grand-père m'avait emmené trois étés de suite, les rides sur le visage de ma grand-mère, les cheveux blancs qui, pendant toute cette période-là, se sont mis à fleurir sur ma propre tête. Par moments, on aurait dit que mon pote du bar lui avait parlé de moi, ou qu'il lui avait donné des cours sur comment se comporter avec moi, ou est-ce que je sais. Ce premier après-midi ensemble par exemple, avant qu'on s'embrasse au ciné, tout à coup elle a commencé à me caresser la nuque – ce qui, à vrai dire, était complètement électrisant – et elle a réussi à faire en sorte que mon désir ne soit pas seulement d'arriver au baiser, mais de l'embrasser, elle. L'aimant n'était pas sur les lèvres, les gencives ou les dents de la jolie bouche qui avait tant parlé sous le soleil et qui maintenant, depuis le générique du film, restait silencieuse, mais en Romina elle-même ; un baiser qui était comme une bague, quelque chose à vie, pour toujours. De fait, quand on a commencé à se voir régulièrement et que c'est devenu sérieux, son geste d'engagement le plus énergique a été de commencer à militer à HIJOS¹. Elle n'avait aucun disparu parmi les membres de sa famille, d'ailleurs chez elle personne ne savait très bien ce que c'était, cette histoire de disparus. Leur opinion sur ce

1. HIJOS : *Hijos por la Identidad y la Justicia contra el Olvido y el Silencio* (Enfants [de disparus] pour l'identité et la justice contre l'oubli et le silence). Cette organisation, créée en 1995, réclame le jugement des responsables, complices et bénéficiaires des exactions commises durant la dictature et la « restitution » publique des enfants nés en prison et adoptés abusivement – fait notoire de l'histoire argentine.

qui s'était passé dans les années 1970 était, comme disait Romina, vague, vaporeuse – ou plutôt, c'était une sorte de vapeur qui flottait dans l'air mais qui en même temps était pesante, vapeur de plomb ou de mercure, de fer galvanisé, acérée ou directement d'acier – « vapeur indestructible, disait-elle, cuirassée ». Une vapeur qui produisait facilement des phrases comme « et dire qu'ils emmenaient des gens qui n'avaient rien à voir avec ça », des choses de ce genre, ou pires, ou mieux, tout ça selon les jours et les événements policiers ou politiques du moment.

Moi, à vrai dire, je n'avais jamais été en contact avec HIJOS, et l'insistance de Romina n'arrivait pas à me convaincre. Il y avait des choses qui m'attiraient, ça oui. Cette histoire de *scraches*¹ par exemple, pour moi c'était une façon de se venger ou de se faire justice soi-même et j'aurais dû me sentir concerné, mais j'avais toujours été trop lâche, ou trop bête, ou trop intelligent pour y participer. Parfois j'avais même envie de demander à Léla les papiers de la voiture – je pouvais lui dire qu'il y avait une démarche à faire, inventer un nouvel impôt sur les voitures de plus de vingt ans, quelque chose comme ça –, de la vendre, d'acheter une Falcon² et d'aller séquestrer des militaires avec mes potes. Seulement, depuis que je sortais avec Romina, mes amis étaient redevenus très rares, et au bout de deux ans je ne les voyais presque jamais. C'est tout juste si les plus intimes d'entre eux

1. D'abord pratiquées par HIJOS pour signaler à la population le domicile d'anciens agents de la répression, ces manifestations (défilés, chansons, charivaris, distributions de tracts, tags sur la façade, etc.) servent aujourd'hui à dénoncer publiquement les agissements de certaines personnalités – hommes politiques, patrons –, mais aussi de violeurs, d'escrocs...

2. La Falcon, et en particulier la Falcon verte (et sans plaque d'immatriculation), est restée le véhicule emblématique de la dictature. Elle était utilisée systématiquement pour les rafles.

m'appelaient pour m'inviter à leur anniversaire, et comme de toute façon je n'y allais pas, au bout du compte je ne sortais plus qu'avec Romina et ses anciens camarades de classe. On passait de bons moments, ça ne me dérangeait pas. C'était des gens un peu hippies, presque idiots, qui passaient leur temps à parler d'émissions de télé et dont les sujets de conversation allaient des dernières découvertes de momies égyptiennes à l'épluchage quasi obsessionnel – une sorte de manie collective qui, de toute évidence, était un des points forts de cohésion du groupe – de la théâtralité d'une femme qui avait une émission de cuisine et qui par bien des côtés, d'après ce qu'ils en disaient, me faisait penser à Léla.

Cela dit je les aimais bien, tous, ou plus ou moins bien, mais celle que je préférais c'était Ludo, une fille qui militait aussi à HIJOS – sa tante avait disparu à Córdoba, elle aurait pu s'associer avec Romina et fonder NEVEUX, BRUS¹, est-ce que je sais. Elle sortait avec Luis, un gars que je connaissais de Moreno ; son père montait des paris et s'était retrouvé paralytique suite à un « accident » – on disait que quelqu'un de peu patient avait récupéré sa donne avec une raclée que la famille avait fait passer pour une chute dans l'escalier. Luis et moi, on s'était un peu fréquentés : quand on était petits, on jouait ensemble dans la rue et il était venu plusieurs fois à la maison, et inversement, mais un jour, alors qu'on était chez lui, j'avais entendu sa mère lui dire de ne plus m'inviter – ton papa est très malade, lui disait-elle, tu ne le vois pas ? – et de ne pas accepter d'invitation non plus, parce que là-bas c'était plein de communistes, elle avait dit ça comme ça : « communistes », et elle avait fermé la porte tellement fort qu'elle avait fait tomber une photo de chevaux qui pendait au mur.

1. HIJOS signifie aussi « FILS ».